

Max Rouquette, d'Argelliers au monde entier

Olivier JONQUET

Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

Cet article est le texte de la conférence présentée lors du colloque inter-académique « *Les auteurs d'Occitanie en leurs terres* », organisé par l'Académie des jeux Floraux, à Toulouse, le 18 mai 2019.

Publié avec l'aimable autorisation de l'Académie des Jeux Floraux.

Monsieur le président, chères consœurs, chers confrères, chers amis

Une chose est d'introduire un colloque ce que je fis il y a un peu plus d'une année ici même, autre chose est de prononcer une conférence dans ce magnifique cadre de l'hôtel Assezat qui abrite en son sein, deux institutions aussi prestigieuses que *l'Académie des Jeux Floraux* et *l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles Lettres* de Toulouse.

A l'occasion de ce colloque *Les auteurs d'Occitanie en leurs terres*, j'ai choisi d'évoquer Max Rouquette. Pourquoi lui plutôt qu'un autre ? J'aurais pu choisir d'évoquer tel ou tel écrivain que j'ai connu ou croisé : Joseph Delteil dans sa tuilerie de Massane, Gaston Baissette au bord de l'étang de l'Or, notre confrère montpelliérain Frédéric-Jacques Temple dans son ancien repaire de la villa Marguerite, à l'ombre de la chapelle de l'Enclos Saint François où nous fîmes, l'un et l'autre, une partie de nos études à une génération de distance.

J'ai choisi Max Rouquette que j'ai appris à connaître grâce à des relations familiales, le contact avec ses œuvres avant et après ma réception à l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier où je lui ai succédé après son admission à l'honorariat.

Je précise tout de suite : je ne suis pas spécialiste en littérature française ou occitane, ni même de Max Rouquette comme mon ami le docteur Jean-Frédéric Brun, président de *l'Association Amistats Max Rouquette*. Je ne suis qu'un médecin de vieille souche montpelliéraine et languedocienne qui aime sa région, sa langue et ses traditions, qui a trouvé dans l'œuvre à première vue austère de Max Rouquette, l'écho de ses impressions, ses expériences d'enfant, d'adolescent et d'homme mûr.

Il m'évoque à maints égards ce qu'écrivait un autre médecin, portugais et écrivain, Miguel Torga : *l'universel, c'est le local moins les murs*¹.

Le propre de la médecine, en effet, est un aller-retour sans fin entre -le singulier, c'est à dire la situation particulière d'une personne qui se confie à nous. Elle est unique, insubstituable, insérée dans son histoire, modelée par sa vie et ses relations

-et l'universel qui est pour nous, médecins, l'épidémiologie, la physiologie, la pathologie et les résultats des grandes études cliniques sans oublier une vision de l'homme et de la vie nourrie de l'expérience et de lectures.

¹ L'universel, c'est le local moins les murs. William Blake and co. Edit. 2008.

Le médecin Paracelse (Philippus Theophrastus Aureolus Bombastus von Hohenheim, 1493-1541), personnalité quelque peu sulfureuse de la renaissance, parlait de la médecine en tant qu'un regard sur **les** hommes, sur **l'**homme, sur **un** homme. La réflexion et l'action qui procèdent de ce va et vient incessant, de ce regard, sont l'âme de la pratique médicale.

Je l'ai retrouvée dans l'œuvre de Max Rouquette qui n'est pas que l'apôtre d'une littérature languedocienne, occitane, régionaliste dont il reconnaissait souvent la pauvreté littéraire, la lourdeur parfois prétentieuse. Il a contribué à la hisser au-dessus de la défense d'un régionalisme militant à connotation politique et lui donner une portée universelle.

Dans ce parcours que les spécialistes trouveront rétréci, j'évoquerai les lieux où il s'est construit lui-même et qui furent la matrice son œuvre.

-Argelliers, le petit village où il est né, le socle de son œuvre,

-les lieux de maturation, Montpellier où il a fait ses études, Aniane lieu d'exercice de la médecine pendant le temps de guerre

-l'après-guerre, enfin, avec l'installation à nouveau à Montpellier, rue de l'Ancien Courrier, la lente éclosion, l'épanouissement et la diffusion nationale et internationale de son œuvre qui n'est survenue qu'au début des années 80 à un âge avancé.

1. Le socle, la matrice de son œuvre, l'acte fondateur² : le village d'Argelliers, le mas des Gardies

Rainer Maria Rilke dans la Lettre à un Jeune Poète fait cette réflexion : et *les enfants sont toujours ce que vous étiez vous même quand vous étiez enfant, aussi tristes et heureux ; et si vous pensez à votre enfance, vous revivez parmi eux, parmi les enfants solitaires.*³

Laissons la parole à notre ami Max Rouquette :

si j'avais à remercier quelqu'un de ma destinée, ce serait bien d'abord de m'avoir fait naître là où je suis né. Dans ce tout petit village d'Argelliers.

A qui je dois tout de ce que je tiens pour essentiel.

Et d'abord, d'être tel qu'il est. Dans le ciel, sur son éperon de roche et à son sommet. Tourné vers le levant. Dans un horizon qui pourrait être désespérément horizontal, mais que le Pic Saint Loup, superbe vague de sulfate de cuivre, vient, se détachant sur le ciel du levant, libérer de sa monotonie d'épais velours sombre, celui des euzières, vastes étendues de chênes verts (...).

Ces collines qui, vers le sud, sont le seul obstacle à notre vision de la mer.

*Argelliers est balcon, haut dans les fonds célestes, et sur lequel, de tous côtés, les chemins montent.*⁴

A côté d'Argelliers, en contre bas, le mas Vielh des Gardies est un lieu qui me tient à la peau et aux tripes, il est au fond de mes regards, de mes pensées et de mes songes.

Il est ma paix et ma clarté de printemps.

Le cocon de mes songes d'hiver.

² Max Rouquette *Ils sont les bergers des étoiles*. Anatolia. Editions du Rocher. 2001. p 13. Références dans le texte : *Les Bergers*.

³ Rainer Maria Rilke. *Lettre à un jeune poète*. Œuvres en prose. La Pleiade. p 940.

⁴ *Les Bergers*. p 14.

*Le refuge, à l'heure des désespoirs.*⁵

Ce mas des Gardies est actuellement abandonné, soumis à la suite d'un incendie aux caprices du temps, des micocouliers

nouveaux occupants de chambres où la pluie et le vent arrachaient aux placards les derniers morceaux de papier peint qui les ornaient jadis.

Dans son immense et sa merveilleuse solitude, livrée au renard et à la belette, aux buses et aux couleuvres, au rossignol et au merles de la nuit, au silence et au recueillement.

Seul demeure, face seulement éclairée par le vide, côte à côte de deux fenêtres qui lui prêtent leurs yeux d'aveugles, un pan entier, et encore respecté du côté des euzières, d'un grand mur. Soutenant, par un de ses bords, un large et primitif cadran solaire, (...) où subsiste la rigueur oblique d'une aiguille de fer, qui s'obstine à désigner tour à tour des heures effacées à tout jamais.

*Reste l'ombre de ce doigt fatidique. Dans ce mas où vécurent, où furent tour à tour heureux ou meurtris des générations entières d'hommes et de femmes.*⁶

Ce village d'Argelliers toujours présent et vivant associé aux ruines des Gardies est à mon sens le fondement de la méditation continue qu'est l'œuvre de Max Rouquette d'arriver, ou du moins d'essayer, à (...) comprendre, à connaître les hommes de mon village. A savoir quel pouvait être le regard qu'ils portaient sur la vie et le monde.

Ils m'apparaissaient, non pas comme ce que je serais un jour, mais comme les signes parlants et agissants d'un autre univers déroulant ses rites et ses mystères, loin, très loin et très haut, bien au-dessus de moi.

De la façon la plus pure de toute idée préconçue.

Avec le regard idéalement clair et neutre que je retrouvai, plus tard, bien plus tard, à d'autres niveaux, celui du chercheur dans son laboratoire.

*Tout ceci, bien sûr, au début n'était pas conscient. Intuition pure. Par une hypersensibilité qui allait être à l'origine de cette singulière passion qui dure encore : celle de fouiller dans les traits d'un être humain quelques-uns des secrets les plus marquants d'un esprit et d'une âme.*⁷

Argelliers c'est aussi une famille, la sienne. Sa mère est une secrète blessure. Fille de fonctionnaire, Adèle Altaïrac avait vécu à Orange au hasard des affectations de son père. Elle y avait connu une jeune femme Cécile Sauvage, poétesse, qui fut la mère du musicien Olivier Messiaen, quasi jumeau de Max puis que le premier était né un 10 décembre et Max le 8 décembre 1908.

*Elle me révéla, sans me le dire l'art de la poésie, faite d'abord de musique, avant de l'être dans l'assemblage des mots (...). Elle devait, plus tard encore, me révéler, à la fois en confirmation de cette découverte de la poésie dans sa propre musique, un autre élément majeur de ma formation d'enfance, la découverte de la nature dans son essence sauvage et pure. Et dans sa vérité, si surprenante qu'elle n'a jamais cessé de m'étonner.*⁸

Adèle Rouquette fut emportée par la grippe espagnole alors que Max n'avait que 10 ans. Le jeune Max fut marqué à jamais par la scène de son dernier adieu :

⁵ *Idem.* p 16.

⁶ *Idem.* p 17.

⁷ *Les Bergers.* p 18.

⁸ *Idem.* p 23.

*j'appuyais comme à regret mes lèvres sur son front. Couvert d'une rosée glacée. Mes lèvres connurent cette moiteur froide. Tandis qu'une sorte de refus me tendait contre ce contact si atrocement étranger à elle.*⁹

Son père, propriétaire viticulteur, avait fait des études secondaires, avait une curiosité sur toutes les nouveautés de l'époque, se passionnait pour la photographie.

Le vin du midi, celui de l'Hérault en particulier, n'était pas réputé pour sa qualité. En avance de plusieurs décennies sur ses contemporains, il était soucieux des modalités de la culture de la vigne, de la vinification et vendait son vin vers l'Égypte et le Levant.

Les rapports de Max avec son père, maire d'Argelliers pendant cinquante ans, sont difficiles. La mentalité de l'époque est peu propice aux épanchements. La mentalité janséniste teinté de protestantisme qui a marqué notre Languedoc n'y est pas étrangère.

La mort de son épouse l'avait muré dans le chagrin :

*il est vrai que, dès mes dix ans à peine, c'est à un être blessé que j'avais affaire ; peut-être eut-il crainte, par quelque confiance, de m'épargner la peine qu'il savait.*¹⁰

Cette ambiance se découvre quand l'enfant Max un peu turbulent se répandait en incessants bavardages, et se grisait de mot, il s'entendit un jour interpeler par sa grand-mère : « Dieu punit les paroles inutiles ». ¹¹

Il conclut : *j'en gardai un silence dubitatif. Et qui dura.*¹²

Dans la pudeur de l'expression des sentiments, il est redevable à son père de l'éveil à la beauté de la langue d'Oc :

quelques vers de Mistral, surgis soudainement du souvenir de mon père, un jour (...) que nous transportions de l'herbe pour les lapins. Du liseron. Je m'en souviens encore. La plainte légère du vent dans les branches. Et la poésie qui se dresse dans mon existence, non plus une poésie étrangère comme l'était celle de l'école, mais une poésie à nous, pétrie de notre sang, de cette langue des rues et des chemins :

Déjà lou risoulet se mesclavo à si plour

Semblablamen à l'eigagnolo

Que, lou matin, di courrejolo

Bagno li campaneto molo,

E perlejo, e s'esbéu i promiéri clarour

(Le sourire déjà à ses pleurs se mêlait

Semblablement à la rosée

Qui, le matin, des liserons,

Inonde les clochettes molles

Et perle et se dissipe aux premières clartés)

*Tant d'ors étalés, pour un tas d'herbes ramassées pour les lapins !*¹³

Argelliers, c'est aussi des visages, des personnalités : dans le village, avec les ouvriers agricoles on parlait, je n'ose le dire, le patois, *la langue des domestiques*. On ne parlait pas encore d'occitan.

Un garçon du village, René lui

⁹ *Idem.* p 28.

¹⁰ *Idem.* p 24.

¹¹ *Idem.* p 25.

¹² *Idem.* p 26.

¹³ Cité dans Jean-Frédéric Brun *Max Rouquette : premiers jalons pour une biographie*. In *Bulletin du Groupe de Recherches et d'Études du Clermontois. Numéro spécial Max Rouquette*. Fascicules 146-147-148. p 13.

*ouvrit la porte d'un autre monde, celui des bois. Et les paroles de son père, qui savait tant de choses retenues d'autres anciens, porteurs de paroles et de traditions sans âge, il savait les dire, avec un bonheur qu'il ne soupçonnait pas. Et c'est par lui que j'entrais dans le monde merveilleux des contes.*¹⁴

C'est par lui aussi que Max découvrit le tambourin, le *tambornet*. Ce jeu issu de l'antiquité est décrit dans *l'odyssée* d'Homère, la *phaeninda*. Max Rouquette en a réécrit les règles. Il a célébré à Montpellier le cinquantenaire de la fédération qu'il avait créée, sur la place des Arceaux où jusqu'à une époque récente le dimanche matin résonnait le bruit de la balle sur les tambourins en peau d'âne ou de mouton.

Ironie du sort, cette place baptisée place Max Rouquette sert de parking et l'endroit où on jouait au tambourin à Argelliers a laissé la place à des tennis...

Mais ce jeu est toujours vivant dans la vallée de l'Hérault. De ce jeu variante de la longue paume sont issues les expressions *qui va à la chasse perd sa place, tomber à pic, jouer pour la galerie, prendre la balle au bond*.

Cette enfance villageoise le mit au contact de la nature, une nature rude et sauvage, le théâtre de son œuvre, la source de son inspiration et de sa méditation que l'on retrouvera dans *Verd Paradis* :

*les oiseaux de proie, avec leurs cercles dans le ciel, pleins de lenteur et de majesté, nous plongeaient dans une sorte de réserve magique, brusquement clos par une descente en piqué, à la verticale qui signait la mort de quelqu'un... alors qu'au raz du sol, ce quelqu'un poursuivait une vie paisible... tout cela détruit en quelques secondes. A jamais. Cela serrait le cœur. Choqués de tout ce qui ne va pas dans le cours coutumier de la vie. Le monde m'apparut bientôt comme le lieu d'une singulière cruauté. Caressant les douces plumes d'un perdreau mort, encore tièdes dans ma main, je pensais à sa vie parmi les herbes hautes ou les chaumes rêches d'un champ de blé, et à tout ce que venais de lui arracher.*¹⁵

2. Montpellier

L'entré au petit lycée, rue Lakanal à Montpellier va l'arracher à *ce qui avait été des années durant, cette sorte de paradis terrestre dont je vis, avec une tristesse sourde, s'éloigner les reflets, les images, les enchantements sans me douter encore, que, contrairement à ce que je croyais, ce paradis n'était pas mort mais englouti par les rafales successives des lendemains qui... me composèrent ce passé opaque, sous lequel vivait encore, tout l'univers magique que je croyais à jamais enseveli et perdu.*¹⁶

Certes, cette arrivée à Montpellier l'extrait d'un monde de liberté, surtout lorsqu'on connaît les conditions d'un internat d'il y a un siècle. C'était plus qu'austère ! Impensable de nos jours.

Il s'y trouva *seul, dans une cour sinistre au pied d'un triste acacia, dans une cour encore semi-déserte, petit renard capturé au don d'un cul de basse fosse.*¹⁷ Cette image donnera plus tard le thème d'un conte, un récit magnifique, pour moi le plus beau, *la mandra dins lo pesquier* dans son premier recueil *Verd Paradis*. Mais il se terminera mieux...

¹⁴ *Les Bergers*. p 68.

¹⁵ *Idem*. p 58.

¹⁶ *Les Bergers*. p 117.

¹⁷ *Idem*. p 117.

Le monde est fait de rencontres. Celle que va faire Max Rouquette au petit lycée sera féconde. Josep-Sebastià Pons est son professeur d'espagnol, le castillan. Laissons la parole à Christian Camps, un des exégètes les plus fins de Max Rouquette :

*lorsqu'il évoque ses années de lycéen et, notamment, les cours dispensés par le professeur de castillan, dans ses paroles comme dans ses écrits, transparaissent admiration, enchantement et reconnaissance : « une heure d'espagnol, c'était chez Pons une fenêtre ouverte sur la poésie, sur la liberté dans l'écriture, dans la pensée et dans l'imaginaire... Cet enchantement durait un temps que les enchanteurs ne vous laissent pas le temps de mesurer (...). reprenait l'étude des verbes ou une version. Mais toujours avec le même sourire, amusé, lointain, parfois, moqueur souvent, mais qui semblait venir de l'arrière-pays où vivait sa pensée et où il nous permettait parfois, un temps toujours trop court, de jeter un regard d'envie. Tandis que cependant, il faut le noter, jamais rien ne m'a autant passionnément fasciné que l'Espagne et ses poètes, vus et dits par Josep-Sebastià Pons ».*¹⁸

Pons était un maître, un vrai. Un éveilleur qui ouvre sur le monde au travers d'un texte, d'une poésie. Il donne envie, suscite le désir.

Je reprends la méditation de Camps :

*Max Rouquette aurait été un poète différent, s'il n'avait côtoyé Pons, l'auteur de *Canta-Perdiu*, chef d'œuvre lyrique publié en 1925, (...) dans lequel s'exprime le chant du terroir (...). Max Rouquette a été particulièrement enchanté, émerveillé et fortement influencé par cette poésie, nouvelle à l'époque (...) se situant aux antipodes de l'emphase inutile et pompeuse, et de toute débauche de rhétorique. (...) ce poète catalan, qui écrivait en catalan, donnait l'exemple de ce qu'il convenait d'effectuer, c'est à dire puiser directement son inspiration en terre maternelle, afin d'exprimer des sensations humbles et pures. (...) « Il m'a appris à connaître le monde, les bêtes, les hommes, la familiarité, la vérité et à sentir les choses directement ».*¹⁹

Une remarque : Pons démontrait et Max Rouquette plus tard le démontrera, que l'on peut être amoureux et artiste de sa langue de son village, de sa région et être non moins amoureux et artiste de la langue de son pays.

La grande lycéenne, siège actuel du Musée Fabre, fut pour lui la découverte du royaume des Lettres. Les Lettres officielles, celles du programme. Il y parcourt les grands textes de la littérature française et étrangère : *La Ballade des Dames du Temps Jadis*, *Candide* de Voltaire, *la Vie de Rancé*, *les Mémoires d'Outre-Tombe* de Chateaubriand, *les Fleurs du Mal* de Baudelaire, *La Comédie Humaine* de Balzac, *Les Illuminations* de Rimbaud, Shakespeare, Faulkner, Dante dont il traduira *l'Enfer*.

Au passage il se mesurera à la difficulté, l'incertitude de l'œuvre du traducteur. Il en fera l'expérience douloureuse, personnelle, quand son premier ouvrage *Verd Paradis* fut traduit, il se brouilla avec le traducteur et s'attachera lui-même à traduire en français ses œuvres en langue d'Oc, ce qui d'ailleurs contribua à la diffusion de son œuvre.

Il découvrit avec émerveillement la poésie persane au travers des poèmes de Hafez et d'Omar Khayyam.

*J'ai de ces dernières années de lycée de Montpellier, un souvenir merveilleux, dont le bonheur me revient encore avec le souvenir.*²⁰

¹⁸ Christian Camps. In *Max Rouquette* Editions Climats. 1993. p 40-41.

¹⁹ *Idem*. p 42.

²⁰ *Les Bergers*. p 133.

Après le baccalauréat il s'inscrit en médecine. S'il parle peu de ses études, il est prolixe sur ses rencontres. Et c'est son entrée en littérature. Il publie un texte *Lo Paure ome e la croz (le pauvre homme et la croix)* dans la *Campana de Magalona* le journal de François Dezeuze, l'*Escoutaire*, dont la boutique, rue de l'Aiguillerie est le lieu de rencontre du biterrois Roger Barthe, le fils d'Emile, Jean Lesaffre et bien sûr Josep-Sebastià Pons.

S'il publie en langue d'Oc, il se tient à l'écart du félibrige qui lui semble tourner en rond, racorni, boursoflé, emphatique, sans grande originalité après les figures flamboyantes et éminentes que furent Frédéric Mistral et plus tard Joseph d'Arbaud.

La revue Oc de la Societat d'Estudis Occitans, créée en 1930 publie ses poèmes dont un des plus beaux : *Paraulas per l'Erba*.

En 1931 il passe l'internat de ce qu'on appelait alors les *hospitaux périphériques*. Il est reçu à Toulon. Expérience féconde, il met enfin en pratique ce qu'il a appris à la faculté.

Il y rencontre celle qui sera son épouse.

Il écrit *Somis dau matin, et Lo secret de l'erba* qui seront l'embryon de *Verd Paradis* qu'il va écrire pendant son service militaire sur un cuirassé. Il y met toute son âme.

Ce titre est le mot clé de sa vie et de son oeuvre : *le Paradis, les hommes l'ont dans le cœur. Il procède peut-être des secrets de l'enfance.*²¹

En 1936, il passe sa thèse, s'installe médecin à Aniane dans la vallée de l'Hérault. Il continue à animer la publication d'une revue *Occitania*, créée en 1934 avec ses amis Charles Camproux et Roger Barthe.

La mobilisation en 1939 l'envoie en Algérie et puis en Tunisie où il apprend la déroute de l'Armée Française et la défaite de la France. Il est rapatrié en métropole et reprend son activité médicale à Aniane, littéraire au sein de la Revue d'Oc et de la Société d'Etudes Occitanes.

Il s'essaie avec succès au théâtre avec *Lo metge de Cucunhan* en 1942 qu'un membre de notre Académie jouera alors qu'il était étudiant.

Vers la fin de la guerre, épuisé par l'exercice de son métier, les nuits sans sommeil, amaigri *sur un corps qui ne fut jamais obèse*,²² il va se reposer, se ressourcer chez son ami René Nelli dans l'Ariège. Il reprend vie et courage. La Société d'Etudes Occitanes devient l'Institut d'Etudes Occitanes (*Institut d'Estudis Occitans*) fondé avec ses amis Ismaël Girard et Bernard Manciet. Institut qu'il présidera de 1952 à 1957.

Il change d'orientation professionnelle. La sécurité sociale se met en place. Il passe les concours, il est admis, gravit les échelons hiérarchiques successifs.

*Ce fut une aventure singulière. A rebrousse-poil. Tout ce que je détestais : dépendance d'un quelconque encadrement, horaires fixes, choix imposés par la hiérarchie etc. Tout cela, je l'eus. A plein tarif. Et je m'y fis. Non sans douleurs.*²³

Au plus haut niveau, jusqu'à sa retraite en 1974, il accomplira sa tâche au service d'une Institution et d'un système de santé qui fait l'envie de beaucoup de nos voisins malgré ses imperfections.

La régularité dans l'exercice de son travail permettra un travail littéraire plus continu avec une production abondante dans la veine du cycle de *Verd Paradis*. Il la traduira lui-même, l'extrayant ainsi du cercle réduit des occitanistes, souvent divisé lui-même en chapelles, courants, tendances.

²¹ Cité par Jean-Frédéric Brun *Max Rouquette : premiers jalons pour une biographie*. Op cit p 13.

²² *Les Bergers*. p 330.

²³ *Les Bergers*. p 331.

Le grand public le découvre ainsi par les parutions en librairie, les émissions de télévision régionales ou nationales, des congrès internationaux, des voyages où il rencontre les auteurs encore vivants qui l'ont marqué. Il a été fortement marqué par William Faulkner qu'il découvrit assez tard. Il en aimait le style et la manière de raconter :

*Faulkner est grand parce qu'il ne théorise pas (...). Il laisse les personnages se créer par leur choc avec les autres. C'est ça le roman, et pas huit pages pour décrire en géométrie une bobine de ficelle au fond d'une poche.*²⁴

Coup de patte à Marcel Proust ?

Des romans, il en écrit deux, sur la fin. *La Quête de Pendaries*, magnifique description de la vie d'un médecin montpelliérain lors d'une épidémie de peste au XVI^{ème} siècle assortie d'une réflexion toujours actuelle sur la médecine. *Tout le Sable de la Mer* sur l'histoire de la Sybille de Cumès.

Des recueils de poésies, dont le « *tourment de la licorne* » avec une salut à Frederico Garcia Lorca et Pablo Néruda, des pièces de théâtre, il en a écrit dix sept.

J'ai déjà parlé du *Médecin de Cucugnan*, une autre, *Médée*, sera jouée à la Comédie Française. Des poésies scandent dans la durée et égrènent son parcours littéraire. Beaucoup sont encore inédites.

Cette œuvre est austère, à l'image de notre terre languedocienne faite de contrastes dans les paysages, la lumière, le climat, nourrie des antinomies de la vie et de la nature.

La nature aime à se cacher révèle un aphorisme des *Fragments d'Héraclite*. Son œuvre en a soulevé, souvent extirpé, arraché le voile.

Il a balayé tous les genres, de la nouvelle au roman, en passant par la poésie, le théâtre, la traduction et même les commentaires d'œuvres photographiques sur des lieux caractéristiques de notre région.

*La littérature occitane ne fut jamais pour moi un monde clos, entouré de terrae incognitae. Je crois mieux que si j'avais pu imaginer être enfermé dans un tel monde clos je n'aurais pas écrit. La conscience occitane, pour moi, c'est celle d'une voix spécifique, comme celle de chaque peuple, de tous les peuples, et qui n'a de sens, ni de raison d'être, que dans la mesure où elle ambitionne de s'intégrer dans le chant général, je veux dire le chœur de tous les autres peuples.*²⁵

Je n'oublie pas aussi ses talents de dessinateur qui dans ses portraits capte la nature du caractère du personnage en frisant parfois la caricature.

Une question. Comme celle que Jacques Chancel posait souvent dans son émission radiophonique Radioscopie : et Dieu dans tout cela ? Max répond :

*je n'ai jamais caché mon athéisme profond (...). Par contre j'estimerais comme une mutilation inutile et mensongère de faire, dans un récit concernant la région où j'ai toujours vécu avec ses gens, abstraction totale de ce qui fut une part importante et essentielle car là se trouvait leur seule source d'espérance, de leur être et de leur vie.*²⁶

Pour ma part, j'ai peine à parler d'athéisme, quand je lis

Dieu, ce beau mot (...) porte le poids, encore de toutes les aspirations, les rêves, les désirs, même les plus humbles, les soifs d'infini et d'éternité que rien ne permet de

24 Joan-Maria Pieyre. In *Max Rouquette*. Op Cit. p 124.

25 Henri Giordan. Texte paru en italien *La creatività minoritaria tra la « nostalgia » e l'« universale »*. In *Litterature di frontiera=littératures frontalières*. Roma : Bulzoni. 1995, vol V, n°1, p 15-31.

²⁶ *Les Bergers*. p 46.

déceler dans l'être singulier, dressé sur ses pattes de derrière, l'étrange animal qui, dès les origines, n'admit pas d'être une simple moisissure de la matière, une conséquence inscrite dans les éléments premiers, gazeux, liquides ou solides.²⁷

Je préfère parler d'agnosticisme voire de panthéisme que l'on peut retrouver dans le discours du banquet Nobel de Saint John Perse :

*le vrai drame du siècle est l'écart qu'on laisse croître entre l'homme temporel et l'homme intemporel. L'homme éclairé sur un versant va-t-il s'obscurcir sur l'autre ? Et sa maturation forcée dans une communauté sans communion, ne sera-t-elle pas fausse maturité ? Au poète indivis d'attester parmi nous la double condition de l'homme. Et c'est hausser devant l'esprit un miroir plus sensible à ses chances spirituelles. C'est évoquer dans le siècle même une condition humaine plus digne de l'homme originel.*²⁸

Rouquette est marqué par un Dieu de l'absence, le *Deus absconditus* (Is 45, 15). Il a connu les ravages de la guerre, des idéologies meurtrières du XXème siècle, la souffrance, la maladie, la mort dans l'exercice de son métier. Il n'en reste pas moins un fin lecteur de la Bible lue pour la première fois dans la traduction de Lemaitre de Sacy, la Bible de Port Royal dans la radieuse langue du XVIIème siècle, celle de Bossuet, du cardinal de Retz, de Saint Simon. Son œuvre est parsemée de citations, de références bibliques, de récits apocryphes voire légendaires : *Les pas de Dieu, Le jardin de Dieu, Le grand théâtre de Dieu, Le Livre de Sara*. Il y a même des prières... L'incipit du *Secret de l'herbe* prend à témoin le livre de la Genèse (Gn1, 12) : *La terre produisit donc de l'herbe verte qui fit sa graine, chacune selon son espèce (...). Et Dieu vit que cela était bon.*²⁹

Ce sera ma conclusion.

²⁷ *Idem*. p 36.

²⁸ Saint-John Perse. *Discours de Stockholm*. In *Œuvres complètes*. La Pléiade. 1972. p 446-447.

²⁹ Max Rouquette. *Le secret de l'herbe*. In *Vert Paradis*. Les éditions de Paris. Max Chaleil. 1995. p 104.